

— On brûle ceux qui font du mal, reprit Jean, c'est de toute justice ; mais on ne pourrait condamner au feu un jeune enfant qui vient d'en sauver plusieurs. D'ailleurs, le diable est le génie du mal ; il ne se mêle point des choses qui contiennent un peu de bien.

II.

L'AUVERGNE AU X^e SIÈCLE.

On vient d'entendre les réflexions de quelques jeunes pâtres du x^e siècle. Ces réflexions, empreintes d'ignorance et de préjugés, où se fait jour à grand'peine un peu de bon sens, semblent être un écho de cette époque bien lointaine.

Mais nous croyons, pour l'instruction de nos jeunes lecteurs, devoir donner ici une esquisse morale de ce x^e siècle. Nous reviendrons ensuite à nos petits personnages.

La société d'alors avait une physionomie chagrine ; on eût dit qu'elle versait des larmes, et semblait pousser un cri douloureux qui donnait un aspect triste et désolé à toute cette génération. Il n'y avait rien de franc et de libre dans ce qu'on appelle le peuple ; la servitude était le caractère général.

Partout on voit les hommes suivre la condition de la terre, s'y rattacher comme en faisant partie. Quand un baron, un simple possesseur de fiefs faisait don de ses propriétés à une église, à un monastère, dans sa donation étaient compris ses moulins, ses fours banaux, les serfs, les hommes des champs, en un mot les vilains, c'est-à-dire les hommes attachés aussi fortement au sol que la tour et les murailles de la châtellenie.

Cela fait voir que le principe du droit romain, proclamé par les chartes de cette époque, était universellement reconnu : le serf est la chose du maître.

Il ne faut point attribuer aux vieilles coutumes cet usage, qui paraît aujourd'hui d'une tyrannie révoltante. Il y avait dans la multitude quelque chose de si laid, de si hideux, de si faible, de si

lâche, qu'elle méritait la chaîne qui pesait sur elle de tout son poids. Quand on contemple les monuments de cette époque, on s'explique aisément ce caractère général de servage, on se rend compte de la distinction qui séparait l'homme d'armes de l'homme de la terre.

Une notable différence se révèle entre le Franc à la tête belle, au front élevé, aux formes élancées, et ces serfs petits de corps, difformes, contournés affreusement, aux yeux ronds et hébétés.

La nature hideuse est pour l'ordinaire mauvaise et pusillanime ; les tourbes de serfs qui s'abaisaient sous les coups de fouet du majordome n'avaient pas le cœur assez haut pour prendre le glaive et courir sur les Hongrois et les Normands, qui dévastaient alors le territoire de notre France.

Les serfs se réfugiaient, tremblants de peur, dans les vastes souterrains des châteaux, et c'était le baron, le possesseur, le propriétaire du fief qui défendait leur vie. L'esclave allait s'accroupir dans l'étable des chevaux de bataille, nobles coursiers qui, au moins, couraient braver en hennissant les traits de l'arbalète de l'ennemi envahisseur. Le chevalier, le baron ne devaient-ils pas traiter avec

plus d'affection ce fier animal, compagnon fidèle de leurs exploits, que le serf sans courage qui se cachait sous le fumier de l'écurie ou cherchait un refuge dans le souterrain ?

Le caractère général du x^e siècle fut donc la servitude, parce qu'à côté des hommes forts qui osaient défendre les propriétés et les personnes, il y avait des lâches qui n'avaient pas le cœur aux batailles ; de là les grandes habitudes de recommandations personnelles que l'on rencontre souvent dans les chartes ; on éprouve partout le besoin de protection et de suzeraineté.

Presque toute la classe intermédiaire, ce qu'on appelle bourgeoisie, disparaît dans le x^e siècle ; vous chercheriez en vain dans cette époque des municipes, des bourgeois paisibles, de pacifiques commerçants ; ce n'est que dans les temps calmes que ces classes-là grandissent.

Aux époques de sang et d'héroïsme belliqueux, il n'y a que les combattants et les serfs de ceux qui combattent. Que voulez-vous que fassent les hommes qui n'ont pas assez de courage et de force pour se défendre ? Il n'y a pas de milieu, il faut être homme d'armes ou serf. Ce n'est pas à dire

qu'on ne puisse jamais sortir de ce servage ; car du sein de ces esclaves il s'élève quelquefois des hommes d'énergie et de courage ; eh bien ! ceux-là deviennent puissants et sires eux-mêmes, comme l'histoire en offre de nombreux exemples. Ces hommes, qu'on pourrait appeler des hommes de proie, en les comparant aux aigles, aux vautours, aux faucons, avaient souvent pour ancêtre un serf de corps ou de terre ; mais ils avaient senti leur sang bouillonner dans leurs veines, ils avaient pris les armes et s'étaient mis en campagne ; se sentant l'énergie suffisante pour combattre, ils étaient bientôt devenus seigneurs et maîtres. Ici une vieille tour de construction romaine était devenue leur repaire ; là, c'était la cité tout entière dont ils avaient expulsé l'évêque. Ils étaient dominateurs parce qu'ils étaient forts ; le serf ne restait serf que parce qu'il était lâche : dans les temps d'énergie, il n'y a point de milieu, on est vainqueur ou vaincu.

La condition de la terre, sous les Carlovingiens, était la même que celle de l'homme ; il y avait beaucoup de manoirs libres. Mais, à l'époque de l'invasion des Hongrois, des Sarrasins et des Nor-

mands, une même révolution s'opéra pour la propriété et pour les personnes. Ici on donnait en servage sa personne pour obtenir protection ; là on cédait sa terre pour la sauver ; on réclamait appui parce qu'on manquait d'énergie pour se protéger soi-même : la faiblesse et la lâcheté, voilà les deux sources de servage pour les personnes et pour les terres. Avait-on besoin de se vouer à un supérieur, si l'on avait assez de fermeté au cœur pour courir à la face des barbares ? Le x^e siècle est l'apogée du double système du servage de l'homme et de la propriété ; tout se place sous la hiérarchie des forts ; il n'y a plus de terres, plus d'hommes libres ; l'isolement est la faiblesse ; la féodalité est la force, le contrat d'union qui lie les hommes à la propriété.

Le père du petit chevrier, nommé Bernard, était serf du sire d'Arpajon, et se trouvait dans la position que nous venons d'expliquer. Bernard et sa femme Marguerite étaient de bons et loyaux serviteurs ; gens craignant Dieu, ils professaient une naïve et sincère piété, et élevaient dans les mêmes sentiments leur fils unique Gerbert, qu'ils aimaient de tout leur cœur.

Ces bonnes gens étaient heureux de voir leurs soins récompensés par les douces et aimables vertus qu'ils voyaient se développer en leur cher fils, et faisaient sur son avenir des rêves qu'ils trouvaient parfois trop ambitieux ; ils auraient aimé à le voir s'adonner comme eux aux travaux des champs, qui procurent aux âmes simples et modestes, aux cœurs laborieux, une si douce existence. Mais Dieu en avait décidé tout autrement.

Le petit Gerbert gardait les chèvres de la maison paternelle, ainsi que nous l'avons vu au début de ce récit. Mais déjà, dans l'isolement de la solitude, il préludait en silence aux études qui devaient par la suite lui ouvrir une brillante carrière. Il était incessamment occupé à chercher les sciences dont notre siècle se montre si vain ; je veux parler des sciences mathématiques, que son jeune génie entrevoyait déjà vaguement.

Le sire d'Arpajon, guerrier au front rude et sévère, à la mine hautaine, était par goût un intrépide chasseur. Les montagnes, les vallées, les ravins, les précipices étaient ses lieux de plaisance, alors qu'il ne guerroyait pas, selon l'habitude de ces temps de combats. Il avait plusieurs fois déjà

remarqué Gerbert et sa physionomie fine et intelligente.

— Quel dommage, avait-il dit à Bernard, quel dommage que ton enfant soit si délicat, d'une si frêle apparence ! Il me conviendrait bien d'en faire plus tard un de mes pages, et, par la suite, il deviendrait facilement un homme d'armes. Je suis sûr qu'il remplacerait par de l'adresse la force qui lui manquerait.

— Seigneur, avait répondu Bernard, ce serait sans doute un grand honneur pour notre fils de servir dans votre maison. Vous savez que ce sont les sentiments de sa famille, qui vous est fidèle et dévouée depuis bien longtemps. Mais....

— Mais.... que veux-tu dire, Bernard ?

— Sire, la vérité, que vous aimez par-dessus tout, et que je vous dois à tous égards.

— Voyons, Bernard.

— Sire, excusez votre féal serviteur.... M'est avis que le dessein de Dieu est différent du vôtre, et qu'il veut que Gerbert....

— Ah bah ! fit le baron.

— Et qu'il veut que notre Gerbert devienne clerc ou moine, tant il montre de goût pour les études.

— Notre intention n'est point de résister à la volonté de Dieu, qui peut tout, dit le sire d'Arpajon en s'inclinant; nous aurons peut-être occasion d'éclaircir la chose, et nous aviserons, s'il y a lieu; car j'avais aussi des projets sur votre fils.

Cette conversation avait eu lieu le jour même du grand orage, et le baron, le faucon au poing, s'était enfoncé dans les montagnes pour se livrer à son goût pour la chasse.

En parcourant le canton où Gerbert se tenait avec ses chèvres, il s'approche d'une ravine profonde dans laquelle l'orage venait de former un torrent. Il pousse son cheval dans l'eau tourbillonnante et furieuse; mais l'animal recule avec un mouvement d'effroi. Le baron se sert de ses éperons d'acier; même résistance de la part du coursier; il se cabre et menace de se renverser sur le dos. Le seigneur, bon cavalier pourtant, est désarçonné, et va tomber à un pied de la ravine. Débarrassé de sa charge et heureux de pouvoir marcher à sa volonté, le cheval indocile se met à brouter les feuilles d'arbres dans les bois. Le baron sonne du cor qu'il porte suspendu à son épaule.

Les échos répètent seuls son appel. Il ne s'était fait accompagner par aucun de ses gens.

Mais bientôt il voit reparaître son cheval, qu'un jeune enfant conduisait par la bride. Froissé de la chute, qui aurait pu être plus fâcheuse encore, il se tenait appuyé contre un arbre pour se remettre de la secousse.

— Eh bien ! petit, tu as donc pu rattraper ce mauvais sujet ? Je voulais franchir avec lui le ravin que voilà ; il n'a jamais voulu, ce damné Raimbaud !

— Monseigneur, repartit Gerbert, Raimbaud a très-bien fait ; il s'agissait de sa vie et de la vôtre.... Qui pourrait lui en faire un reproche ? Il y a là un précipice dans lequel vous auriez péri tous deux, par ce temps d'orage, qui grossit incessamment le torrent.

— Tu crois, Gerbert ?

— Monseigneur, j'en suis sûr, répondit Gerbert, parce que c'est là que viennent se joindre plusieurs ruisseaux assez forts ordinairement, et qui ont été tout à coup gonflés par les eaux de la pluie. Mais, monseigneur, si vous voulez passer absolument, je connais, un peu plus haut, un gué très-praticable.

— Je le veux bien ; allons.

— Suivez-moi, monseigneur, si vous le voulez bien.

En même temps Gerbert, d'un pas leste et exercé, remontait le cours du torrent. Le sire d'Arpajon avait pris la bride de son cheval et le suivait.

— Dis-moi, Gerbert, dit-il tout en marchant, j'ai vu ton père ce matin et je lui ai parlé du projet que j'ai formé de t'avoir parmi mes pages....

— Grand merci, monseigneur, dit résolument le petit chevrier en s'arrêtant tout court devant le sire d'Arpajon.

— Comment ! grand merci ! reprit le seigneur en fronçant le sourcil ; je croyais....

— Sans doute, c'est me faire plus d'honneur que je ne le vauz, je le sais, monseigneur ; mais daignez me regarder : que feriez-vous à votre service d'un petit être chétif comme moi ? On se moquerait d'un pareil homme d'armes, et vous vous fâcheriez de ces moqueries, qui finiraient par retomber sur moi.

— Je t'entends très-bien, reprit le baron ; mais il me semble que tu ne me réponds qu'après

un parti pris. Voyons : parle-moi à cœur ouvert. Je t'aiderai si je puis. Quelle carrière veux-tu suivre ?

— Monseigneur, d'abord je suis encore bien jeune, et je deviendrai ce qu'il plaira au bon Dieu.

— C'est très-bien, mon enfant, reprit le sire d'Arpajon ; mais encore tu as bien quelque idée confuse de ce que tu voudras être dans le monde ?

— Monseigneur, avec votre permission, répondit Gerbert, je serai tout autre chose que page ou varlet. Cela n'est pas du tout mon fait. Dieu m'appelle plutôt, si je ne me trompe, dans la solitude d'un monastère.

— Prends garde avant de rejeter mes offres, dit le seigneur, d'un ton un peu piqué.

— Je ne rejette rien, monseigneur ; je sais le respect que je vous dois. Seulement je cherche à expliquer mon refus du mieux qu'il m'est possible.

— Dame ! c'est qu'il s'agissait pour toi d'entrer plus tard au service de mon suzerain, l'illustre Raymond, le comte d'Auvergne, qui t'aurait fait avancer, j'en suis bien sûr, à ma recommandation.

— Monseigneur, je vous renouvelle mes remerciements, reprit le petit chevrier ; je suis indigne de tant d'honneur, et je me reconnais incapable. Mais voici le gué que je voulais vous indiquer ; vous pouvez le franchir sans danger. Je vois d'ici une de mes chèvres qui écoute trop son humeur vagabonde et qui va plus loin qu'il ne faut : avec votre permission, je vais la ramener à son légitime pâturage, à celui qui nous appartient.

Et en disant ces dernières paroles, l'enfant salua le seigneur d'Arpajon, et d'un bond eut rejoint sa chèvre au haut d'une roche couverte de mousse.

Le seigneur d'Arpajon admirait en silence tant de sagacité dans un âge aussi tendre, et en même temps une telle prestesse dans les mouvements. Il n'en regrettait que davantage d'être obligé de renoncer à ses desseins.

— Ce petit drôle-là, se disait-il, aurait été précieux pour la conduite des affaires. Il a un coup d'œil perçant, qui lui aurait fait lire dans les cœurs des hommes. Assurément il aurait fait son chemin à la cour. Mais respectons la volonté de Dieu qui se déclare pour une autre destinée. Nous verrons

peut-être plus tard les suites de cette vocation. Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses !

Le seigneur d'Arpajon, qui avait passé le gué du torrent, piqua des deux et lança son coursier sur des lièvres qui se régalaient de thym et de serpolet sur la lisière d'un épais taillis.

Cependant notre jeune chevrier, après avoir rejoint la chèvre et l'avoir remise dans la bonne voie, s'était retiré à l'écart pour se livrer à ses méditations habituelles ; mais il en fut bientôt distrait par la rencontre d'un religieux du monastère de Saint-Gérauld qui venait quelquefois s'entretenir avec lui.

— Eh bien ! l'orage, comment l'as-tu trouvé, mon enfant ? dit-il en l'abordant.

— Magnifique ! magnifique ! répondit Gerbert ; c'est dommage que ce phénomène occasionne tant de malheurs, surtout dans les campagnes. La foudre a frappé un arbre superbe à deux pas d'ici, et peu s'en est fallu qu'il ne tuât deux de mes camarades qui se croyaient bien en sûreté sous son vaste ombrage. Il y aurait peut-être quelque moyen de détourner la foudre ? Qu'en pensez-vous, messire ?

— Il existe peut-être, ce moyen, mais il n'a pas encore été découvert, que je sache. C'est là un des mystérieux secrets de la nature.

— Eh bien ! moi, je le chercherai, et, si Dieu veut m'en faire la grâce, je parviendrai à le découvrir. Celui qui cherche trouve, dit l'Évangile.

— Mon enfant, reprit le religieux, il y a toujours témérité à vouloir surprendre les secrets de Dieu, et cette témérité est presque toujours punie, en cette vie ou dans l'autre. Il vaut mieux s'incliner avec respect devant les choses qui surpassent notre intelligence.

— Oui, mon père ; mais quand notre intelligence les a saisies, n'est-elle pas à leur niveau ? reprit Gerbert avec vivacité. Alors ces choses deviennent de notre domaine....

— Mon enfant, méfiez-vous de la subtilité de ce raisonnement ; elle pourrait vous amener à justifier une foule de choses non justifiables. Souvenez-vous de ce que dit le psaume : La crainte du Seigneur....

— Est le commencement de la sagesse, s'empressa d'ajouter le jeune chevrier.

— C'est cela même, dit le religieux ; mainte-

nez-vous dans ces pieux sentiments, et tout ira bien. Mais, à propos, je suis venu aujourd'hui à Arpajon pour célébrer demain le saint sacrifice de la messe dans l'église paroissiale. J'ai compté sur vous pour me servir la messe. Serez-vous libre à huit heures du matin ?

— O mon père ! vous me comblez de joie et de bonheur ! Soyez persuadé que je serai exact au rendez-vous. Huit heures ! à l'église paroissiale !

— Mon enfant, je ne voudrais pas priver vos parents des services que vous leur rendez. Auront-ils besoin de vous ?

— Non, mon père ; je ne dois aller au pacage qu'à midi ; ainsi je suis parfaitement disponible.

— Bien. Je compte donc sur vous. Adieu.

Puis, le religieux se retira en se promenant, comme il était venu. Gerbert le suivait des yeux, regardant sa robe d'un œil d'envie.

III.

HEUREUSES DISPOSITIONS DU PETIT CHEVRIER.

Le lendemain, Gerbert, non plus avec son manteau de pâtre, mais avec son vêtement du dimanche et des jours de fêtes, s'acheminait de son hameau vers le bourg d'Arpajon. Il marchait entre son père et sa mère, d'un pas ferme et résolu. On ne l'eût pas reconnu facilement sous son costume des grands jours. C'était une petite soutanelle de laine brune, qui lui prenait la taille admirablement, et qui lui donnait l'air d'un petit moine. Ses cheveux blonds, bien peignés et bouclant naturellement, retombaient